

Jean-François Amiguet et «La Méridienne»

Le bonheur de créer

«La Méridienne», du jeune réalisateur suisse Jean-François Amiguet, est un hymne à la vie contemplative. A l'ombre de cette maison, dont le film porte le nom, dans la douce chaleur du midi de la France, se tissent et se dénouent des liens sentimentaux. Avec finesse et humour, le scénario décortique le mal-être d'une génération, celle qui vit la transition de ces vingt dernières années, enserrée entre l'idéal de l'engagement et le besoin de liberté.



«Marie, dans sa capacité extrême de ne «faire rien», va trouver une utopie. C'est-à-dire qu'elle va rendre possible, dépasser même une contradiction, apparemment incontournable», explique Jean-François Amiguet. Quelle contradiction? «Elle veut à la fois garder François proche d'elle, François qui incarne la liberté, qui est son rayon de soleil et son champagne, et en même temps, secrètement, elle souhaite ardemment qu'un homme s'engage envers elle. Elle incarne fortement cette dualité de désir qui existe chez pas mal d'hommes et de femmes».

Cette «capacité extrême à ne rien faire», est chère au jeune réalisateur. De ses études d'anthropologie, il a gardé un goût, extrême lui aussi, pour l'étude de l'être humain et des rapports sociaux. Etude qui l'a poussé à analyser, pour mieux comprendre certains phénomènes, «l'utilisation du surplus économique». Il a ainsi constaté qu'aussi bien dans les pays occidentaux que dans les pays de l'est, on «réinvestit» ce surplus dans la production et la consommation. A l'inverse, dans les sociétés primitives, il sert à la collectivité et est utilisé de manière conviviale. Tandis qu'au Tibet, il permet à un membre de la famille de vivre une vie méditative ou contemplative, dans un monastère.

C'est cette méditation et cette contemplation qui intéressent tant Jean-François Amiguet. C'est pourquoi il aime le personnage de Marie, dont il se sent le plus proche, Marie qui, l'air de rien, tire les ficelles du jeu sans pour autant le maîtriser. «En Suisse, l'efficacité et la rentabilité sont essentielles. «La paresse est mère de tous les vices», dit un proverbe. Je pense le contraire».

Marie, dans son inactivité, construit. La vie, simplement. A l'inverse, sa sœur Marthe ressemble plutôt à la fourmi de la fable. Elle apporte de l'eau au moulin. Et François, qui «cet été-là a décidé de se marier», voltige de fleur en fleur, de femme en femme, à la recherche de celle qui deviendra sa compagne.

Une superbe interprétation

Kistin Scott Thomas (Marie), douce et mystérieuse, se prélassait dans son rôle de belle paresseuse, à la fois retenue et théâtrale, avec un brio qui rend à la vraisemblance une force magique. Elle exprime cette dualité sentimentale masquée avec beaucoup d'élégance. Marthe (Sylvie Orcier), on peut le lire sur son visage, a accepté la contradiction et a choisi la liberté, même si parfois elle s'y brûle les ailes.

François (Jérôme Angé), dans son innocence, va découvrir cet été-là qu'il n'est pas l'homme d'une seule femme.

Il y a encore Dubois (Patrice Kebrat), le détective qui devrait, par une phrase ou un mot clé, permettre à François de découvrir la femme de sa passion. Dubois qui cache sous un langage ronronnant de belle littérature une timidité et une sensibilité à fleur de peau. Il y a Stéphane (Judith Godrèche), la belle adolescente du bord de l'eau et le libraire (Michel Voita), ambigu et mystérieux.

«La Méridienne» est le deuxième volet d'une trilogie qui étudie les rapports hommes-femmes. Le premier volet, «Alexandre» (1983), premier long-métrage

de Jean-François Amiguet, traitait des incertitudes du cœur et des premières ruptures douloureuses. Pour le dernier volet de la trilogie, Amiguet envisage de parler de «l'extrême difficulté, voir même l'impossibilité, pour l'homme et la femme, de se séparer au niveau du couple». Il est en cours d'écriture.

Une vocation nommée cinéma

Depuis 1970, Jean-François Amiguet consacre sa vie au cinéma, sous toutes ses formes. Il a commencé «par hasard», en empruntant une caméra 16 mm pour tourner son premier court-métrage, «Petit film ordinaire». «Après 1968, le renouveau du cinéma suisse permettait de se lancer à l'eau sans se poser de question». C'est de cette manière qu'il a débuté, à l'époque de «Cinéma Marginal», avec Marcel Schüpbach, Marcel Leiser et Frédéric Gonsseth.

Actuellement, il s'occupe du montage d'un film sur «L'histoire du cinéma suisse», qui sera le premier d'une série de quinze. Ce travail consiste en un assemblage d'images choisies, datant du cinéma muet, de 1896 à 1930. Il lui permet, d'une certaine manière, de retrouver des «racines cinématographiques».

Dans le quotidien, Jean-François Amiguet a comme principe de passer chaque jour plusieurs heures à écrire, même si parfois il n'en ressort rien d'intéressant. Lors de tournage, il estime que «le travail de direction d'acteurs et la mise en scène sont de l'artisanat qui se fait en équipe. La seule vedette du film est l'histoire». Et si, depuis la sortie de «La Méridienne», les critiques de cinéma se sont plu à le comparer à Rohmer, son «maître absolu» est Lubitsch.

«Lubitsch, c'est à mon sens la modernité. Il parle des rapports homme-femme avec une grande acuité, il privilégie l'histoire et non pas la mise en scène».

Preuve de cette importance du texte (Amiguet donne d'ailleurs des séances de groupe sur la narration et le ton aux Beaux-Arts), le scénario de «La Méridienne», écrit dans les moindres détails par Anne Gonthier et Jean-François Goyet (scénariste de Jacques Doillon), a été suivi à la virgule près par les acteurs. Et ceci n'enlève rien à la spontanéité, bien au contraire. Le film n'en est que plus juste et plus intelligent. La «présence» d'un narrateur (Jean-François Aupied) met en valeur, ainsi que la musique (Gaspard Glaus et Antoine Auberson) l'humour et la légèreté apparente de l'histoire.

Sélectionné pour «Un certain regard» au Festival de Cannes, «La Méridienne» a été un succès, tant en France qu'en Suisse. Pour le jeune cinéaste de trente-huit ans qu'est Jean-François Amiguet, l'effet que cela fait: «Je ne sais pas! J'ai été surpris par la générosité des gens que j'ai rencontrés. Comédiens et techniciens m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes, une partie de leur vie. Les critiques ont défendu le film en allant chercher ce à quoi, avec Anne Gonthier, nous tenions le plus».

Et de conclure: «J'ai la chance d'avoir pu faire un travail avec lequel je me sens en accord parfait. Il faut le dire, c'est si rare!».